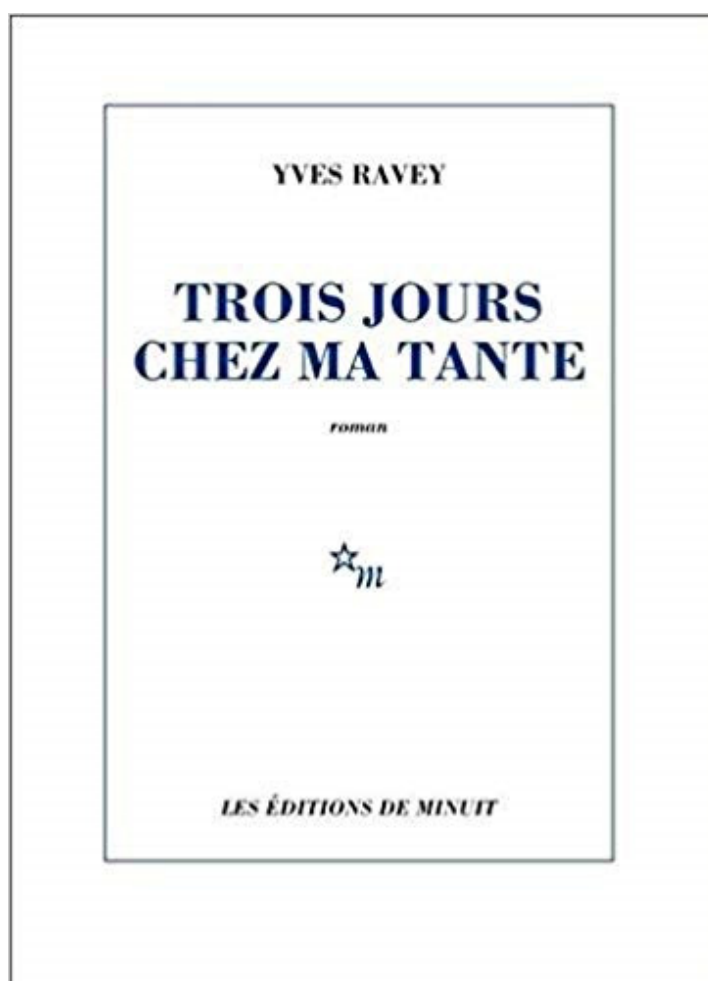


BOOKS

Yves Ravey, *Trois jours chez ma tante*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2017, 188 p.



Roman bref, *Trois jours chez ma tante* intrigue autant par son style que par son contenu. Le titre, proleptique et

métonymique à la fois, indique le chronotope du roman et anticipe autant la perspective narrative que le sujet du

roman et l'importance du lien entre le neveu Marcello Martini et sa tante Vicky. Le récit de Marcello pose ainsi le problème d'un échec de la confession qui, placée à l'intersection d'une focalisation interne et d'une focalisation externe, traduit l'impuissance du personnage-narrateur à concevoir une vraie introspection qui atteindrait la conscience profonde : ses analyses se bornent, la plupart du temps, à des observations extérieures.

Marcello Martini passe trois jours chez sa tante après vingt ans d'absence. On a l'impression que quelque chose d'important et d'essentiel lui arrivera dans cet intervalle temporel, mais le renversement attendu n'aura pas lieu. Le témoignage du protagoniste nous renseigne qu'il est arrivé de Monravia pour voir sa tante à cause de l'arrêt de son virement mensuel. Déshérité et poussé par le manque d'argent, il vient à la rencontre de Vicky, hébergée dans un asile luxueux, pour lui demander raison. À la suite de cette entrevue on apprend que Marcello a quitté la France à cause d'une affaire bizarre qui a mené à l'arrestation de Walter, le directeur financier de la compagnie de sa tante. Vicky soupçonne Marcello d'avoir été le délateur et le complice de Walter, hypothèse qui s'avère vraie au moment où Lydia, son ex-femme trouve les indices de sa culpabilité. Sa justification devant celle-ci s'appuie sur l'argument de la vengeance. Il a dénoncé Walter par le désir de venger l'infidélité de sa femme. Mais on se rend compte que Marcello n'as pas changé depuis lors dans sa façon d'être et d'agir. Les appels téléphoniques qu'il reçoit nous révèlent le fait que, ses soi-disant actions philanthropiques ne sont que le prétexte pour démarrer des affaires illicites. Ainsi, les enfants hébergés dans son institution,

sont exploités, son « école » n'étant, en effet, qu'un atelier de couture où on travaille jour et nuit.

Pendant le temps passé avec sa tante, un accident de celle-ci devient le prétexte d'une remémoration. Vicky lui rappelle ainsi le cadre d'un autre accident survenu dans son enfance, qui concernait la mort d'un fermier. Mais les détails fournis par le récit de Marcello n'arrivent pas à esquisser une analyse psychologique complète : « Ma tante a dit ensuite, en entrant chez Wendy's que, ce jour-là, j'avais dissimulé mon émotion. Elle ne savait pas si c'était intentionnel de retenir mes larmes et se demandait si ça n'avait pas été dans le but de rassurer ma mère, simplement, pour ne pas la chagriner ». (p. 138) En fait, cette sensibilité retenue se ressent aussi au niveau du discours romanesque, dans son entier. En conséquence, nous avons un cas atypique en ce qui concerne la construction d'un récit d'autofiction qui s'échafaude sur un enchaînement d'observations orientées vers le dehors. Le protagoniste reste ainsi incapable à s'intérioriser, le « je » n'arrivant pas à se dire en entier. Un exemple qui soutient cette idée est le moment où Marcello, à la veille de la mort de Vicky, contemple la figure « fanée » de sa tante, ses descriptions trahissant une tendresse, mais aussi la peine devant l'irréparable : « Maintenant, dans sa chambre à peine éclairée de la résidence, je contemplais ma tante, comme je l'avais surprise dans sa jeunesse. J'ai aperçu ses cheveux postiches contre un oreiller, à côté d'elle. Si j'avais regardé uniquement ses mains, qui me paraissaient jeunes à cet instant, je n'aurais pas cru que c'était ma tante. Ses paupières un peu fanées, couleur de cendre s'agitaient faiblement, car elle m'avait

entendu. » (p. 176) On peut dire que ce moment est le seul qui pousse le personnage à cette forme de « contemplation », où son discours acquiert une dimension poétique, l'équivalent d'une sensibilité qui arrive à s'exprimer. D'ailleurs, son récit laisse l'impression d'un vide qui se crée autour des « intentions », son besoin de s'ouvrir vers l'altérité étant toujours oblitéré par la peur de verbaliser et d'accepter ce manque. Par conséquent, des événements qui normalement auraient mené à une transformation, ne sont que des faux « coups de théâtre », la retrouvaille entre lui et son ex-femme Lydia, mais aussi la rencontre de sa fille, restant sans conséquences pour le déroulement du récit. On peut dire, en ce cas, que l'intrigue n'est qu'un décor, un prétexte d'enchaîner un récit qui ne mène à aucun accomplissement.

La fin nous montre Marcello en train de fausser la signature de sa tante sur le chèque pendant qu'elle est justement tombée morte sur sa chaise. Son geste final symbolise l'enfermement dans sa cage de vilénie qui annule toute possibilité d'établir un rapport authentique entre lui et les autres, de retrouver ses sentiments humains. Marcello ne trace pas son accusation, son récit relate seulement, sans interpréter d'une quelconque manière, son acte. Les seules qui lui révèlent l'horreur de sa conduite sont la directrice et l'assistante Pamela, même si leurs remontrances restent, pour le moment du récit, incompréhensibles pour le personnage.

Si le roman parle d'un échec d'initiation où tous les personnages-guides n'arrivent pas à orienter Marcello vers soi-même, les questions qu'ils lui posent restent assez souvent sans réponses ou lui arrachant seulement des

mensonges, on se demande qui est vraiment Marcello Martini et pourquoi il a écrit ce récit ? Est-ce que l'échec de cette quête identitaire traduit un échec de l'écriture elle-même ?

En somme, le roman *Trois jours chez ma tante* n'est que le récit d'une intrigue jamais conçue ou qui reste à être conçue dans un espace ouvert de l'interprétation. Par cette transgression des lois de la composition, le roman acquiert les caractéristiques d'un antiroman dont le protagoniste ne semble être que l'antihéros de son propre récit inachevé.

ALEXANDRA BOROD¹

¹ *Cette contribution est un hommage au centenaire de la Grande Union roumaine de 1918.* Alexandra BOROD est doctorante à la Faculté des Lettres, Université Babeş-Bolyai. Les principaux domaines d'intérêt sont : la langue et la littérature françaises modernes et contemporaines, la philosophie, les littératures francophones, la traductologie. Elle a publié des comptes rendus dans les revues *Caietele Echinox* (vol. 31, 2016) et *Studia Universitatis Babeş-Bolyai. Philologia* (n° 2, 2017). E-mail: alexandra_bborod@yahoo.com